

IMAGES D'UN MILIEU : REGARD RÉTROSPECTIF SUR UN QUARTIER DE CHÂTELET

L'image ancienne joue un rôle au moins aussi important dans le cours d'étude du milieu que dans le cours d'histoire. La manière d'en faire usage présente beaucoup de similitudes, notamment quant à son approche critique.

Toutefois, en étude du milieu davantage peut-être qu'en histoire, la « trace-image » est l'outil d'une enquête résolument rétrospective : elle vise à déchiffrer une situation présente par une remontée progressive dans le temps.

À partir d'un lieu précis — le quartier des bords de Sambre à Châtelet — les pages qui suivent énoncent quelques évidences méthodologiques sur la manière de collecter et d'exploiter les « traces-images » paysagères dans le cadre du cours d'étude du milieu.

Située au sud-est de l'agglomération carolorégienne, Châtelet est une ancienne « bonne ville » de la principauté de Liège. Son histoire se confond, du Moyen Âge jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, avec celle d'une bourgade frontalière. Châtelet, en effet, est située sur les bords de la Sambre qui, à cette époque, servait ici de limite entre la principauté de Liège et le comté de Namur, plus tard entre la principauté et les Pays-Bas espagnols puis autrichiens. Un pont franchissait la rivière. La ville lui devait en partie son existence.

Le quartier des bords de Sambre — dont on va évoquer la situation actuelle puis tenter de restituer la situation ancienne — occupe dans l'histoire de Châtelet, dès l'origine, une position essentielle. Il est le noyau primitif de la cité. La place du Marché, située au débouché du pont de Sambre, est le centre nerveux de l'activité économique et de la vie politique locales. Au milieu s'élève la halle dont l'étage abrite l'administration communale. Des angles partent les quelques rues qui font le cœur ancien de la ville.

On voudra bien garder en mémoire le lien privilégié qui unit historiquement Châtelet à la Sambre pour comprendre ce qui va suivre et mesurer le mal qui affecte la ville depuis 35 ans.

Au XIX^e siècle, la Révolution industrielle transforme sensiblement le quartier des bords de Sambre à Châtelet et elle en accroît encore la vitalité. Sur la rive opposée, restée longtemps campagnarde, s'étire désormais une rue commerçante. Celle-ci conduit vers une écluse construite en 1825 dans le cadre de la première normalisation de la Sambre et vers une gare inaugurée en 1843. À proximité se multiplient usines et charbonnages tandis que les berges se muent en quais de chargement. Bref, plus encore qu'auparavant, les bords de la Sambre à Châtelet-Châtelineau forment, entre 1830 et 1960 environ, un quartier peuplé, dynamique, fréquenté, accueillant. Voyons ce qu'il en est aujourd'hui...

Un court article paru le 28 décembre 2000 dans *Le Messenger* — hebdomadaire toutes-boîtes local — donne d'emblée la mesure de la situation :

**Un quartier
sinistré**

Une quarantaine de jeunes architectes européens ont été accueillis à Châtelet pour découvrir le Centre-Ville et la Franche-Chambre [le quartier situé entre l'ancien pont de Sambre et l'écluse].

Ces architectes participent au concours Europan 6 dont la thématique générale proposée aux concurrents porte sur le renouvellement urbain et les fragments interstitiels entre ville historique et extensions modernes, espaces délaissés par l'urbanisme de la ville inachevée.

C'est bien le cas de la Franche-Chambre sinistrée à la limite de deux parties de la ville (Châtelet et Châtelineau) séparées par la route, la rivière et le chemin de fer, tissu bâti détruit par une vision mégalomane de l'aménagement à ce jour toujours inachevé et qui nécessite une cicatrization, idéalement situé sur les plans de mobilité, d'accès aux commerces et aux services.

La Franche-Chambre quartier à l'abandon attend les propositions de reconquête urbaine qui lui redonneront vie.

Ce projet Europan 6 est soutenu par la Ville de Châtelet, la Société Wallonne du Logement et la société châteletaine « L'Habitation Moderne ». Croisons les doigts.

Effectivement, le quartier des bords de Sambre à Châtelet n'offre plus guère d'agrément aujourd'hui ni aux riverains ni aux visiteurs. Les quais, bordés de remblais bétonnés, baignent dans des eaux glauques et malodorantes. Les immeubles proches sont en piteux état. Le pont qui franchit la rivière ne possède que d'étroits trottoirs où de rares piétons s'aventurent dans le bruit et l'air pollué. Toute la zone semble réservée en priorité au trafic routier, fluvial et ferroviaire. L'homme n'y a plus sa place...

Cet article de presse incite à en savoir plus, à se rendre sur place pour mieux comprendre une situation singulière trop brièvement décrite.

**L'image
comme auxiliaire
de l'observation
du paysage
actuel**

Fixer les observations

Dès ce stade, l'image intervient dans le cours d'étude du milieu, c'est-à-dire au moment de définir l'objet de l'enquête,

lors de la mise en œuvre de la compétence 1 du programme : *Au départ d'un milieu donné actuel, l'élève formule une question pertinente qui met en évidence l'influence de l'espace et/ou du temps (y compris les facteurs socio-économiques) sur la vie de l'homme dans ce milieu.* L'observation effectuée sur place, quoique indispensable, ne suffit pas en effet pour faire émerger les « questions pertinentes ». Il faut pour cela non seulement réaliser une série de constats mais encore les expliciter. Les photographies prises par le professeur et ses élèves lors de l'observation directe, sur le terrain, constituent à cet égard des outils précieux. Rentrés en classe, ces photos seront analysées, commentées, triées, asso-



Châtelet.
Parking entre la rue du Dé-
versoir et la place du Mar-
ché.
Octobre 2000.

Un vaste espace dégagé de forme longitudinale sert de parking. Les façades qui donnent sur celui-ci sont rares. Cette place semble bordée principalement par des arrières de maisons et des murs de clôture enfermant des jardins arborés.

La photographie souligne le caractère peu accueillant du lieu : une longue bande asphaltée, dénudée, intégralement réservée au stationnement des voitures. Nulle part, on n'aperçoit un promeneur. Du reste, que viendrait-il faire dans un tel endroit où rien n'est conçu pour son agrément et dont l'aspect est si peu engageant ?

ciées entre elles et donneront lieu éventuellement à la confection d'une ou plusieurs affiches mettant en valeur les problèmes constatés.

Ces photographies, conçues pour fixer les observations faites sur le terrain, présentent des caractéristiques qui autorisent un début d'initiation aux règles de la critique historique, source des principaux savoir-faire dont la maîtrise est demandée par le nouveau programme (2000) d'étude du milieu dans sa dimension temporelle. De telles photographies ne sont pas neutres. Le lieu de la prise de vue, son angle, le moment choisi, tout cela concourt à souligner délibérément certaines caractéristiques du quartier. Personne n'est dupe, bien sûr, et chacun sait que ces photographies défendent une thèse. Toutefois, la prise en compte de cette dimension critique n'est pas inutile. Elle permet d'induire quelques principes de prudence qui s'avéreront utiles lorsqu'il s'agira d'aborder les images témoins du passé.

Systematiser les observations

Les photographies prises au moment de l'observation directe, sur le terrain, servent surtout à dresser l'inventaire des constats et à en conserver la mémoire. Elles n'aident pas nécessairement à faire émerger les « questions pertinentes ». Il faut pour cela réaliser une « analyse systémique » des données. C'est ici qu'intervient un autre type d'image : la photographie aérienne.

Au ras du sol, l'observation est entravée par de multiples écrans. Pour avoir une vue d'ensemble d'un quartier, il faut additionner mentalement une série de vues de détail, ce qui n'est pas toujours aisé, surtout pour de jeunes élèves. La photographie aérienne aide à saisir l'articulation des éléments observés. Les incohérences éventuelles du paysage apparaissent plus nettement. Ce qui fait problème se révèle plus spontanément et des hypothèses explicatives émergent presque naturellement.

Il existe deux grandes catégories de photographies aériennes : les vues zénithales et les vues obliques. Les premières s'apparentent aux cartes, qu'elles servent d'ailleurs à fabriquer. Elles donnent l'impression de n'avoir que deux dimensions et leur lecture demande une certaine adresse. Les secondes ont une apparence plus naturelle. Elles montrent la réalité en trois dimensions et leur lecture est plus aisée.

Zénithales ou obliques, les photographies aériennes ont un usage qu'il est bon de connaître pour bien les exploiter. Les vues zénithales, réalisées par l'Institut Géographique National, quadrillent systématiquement le territoire, en principe avec une impartialité scientifique. Les vues obliques, produites par des firmes commerciales, sont ponctuelles et répondent à des besoins variés. Elles servent par exemple à mettre en valeur des installations industrielles, des chantiers de travaux publics, des éléments du patrimoine, etc. Elles ne sont donc dépourvues ni d'intentions ni de recherches esthétiques.

**L'image
comme outil
de restitution
du paysage
d'autrefois**

La question est posée : *Comment expliquer, dans la ville de Châtelet aujourd'hui, le caractère déshérité du quartier qui se situe au voisinage immédiat de la Sambre ?*

Contrairement au cours d'histoire, qui cherche d'emblée dans le passé les réponses aux questions qui se posent, le cours d'étude du milieu s'interroge d'abord sur la pertinence d'une prise en compte de la dimension temporelle. Après tout, la réponse est peut-être sous les yeux, dans le présent, et il suffit de reprendre plus systématiquement l'observation pour la découvrir.

Dans le cas qui nous occupe, la remontée dans le temps apparaît toutefois nécessaire : comment se faire une idée précise de l'aspect du quartier jadis, à la fois pour expliquer sa dégradation actuelle mais aussi pour concevoir une rénovation harmonieuse ?



Cette vue oblique du centre-ville de Châtelet, prise du nord-ouest, laisse voir à l'avant-plan le quartier des bords de Sambre. La photographie n'est pas récente — elle a donc déjà valeur de témoignage historique — mais l'état des lieux diffère assez peu de ce qu'on observe aujourd'hui.

Les composantes du paysage actuel et ses « anomalies » sont identifiables. Au premier plan sont disposés parallèlement, à peu de distance, le chemin de fer, la rivière et la route. La Sambre, large et rectiligne, coupe nettement le paysage en deux. Elle est franchie par un pont routier que prolonge une rampe d'accès finissant aux abords du centre-ville. Ce débouché forme un cul-de-sac servant de parking. À gauche, un espace herbeux s'étire le long d'une rue bordée d'immeubles sur un seul côté. À droite, un pêle-mêle de maisons est isolé du reste de la ville par une friche qui forme une courbe vers la Sambre. Une rue traverse ce pêle-mêle de maisons et vient buter contre le talus de la rocade. Elle se situe dans l'axe d'une autre rue qui, au-delà de la rivière, semble ne plus conduire nulle part, sinon à un quai.

Issu de papiers de famille, ce document ne porte aucune mention indiquant sa raison d'être. Sans doute s'agit-il d'une photographie prise pour fixer l'état d'avancement des travaux de normalisation de la Sambre. Elle est, en tout cas, clairement centrée sur ceux-ci et témoigne de l'ampleur des bouleversements qui ont affecté le quartier des bords de Sambre à Châtelet à la fin des années 1960.

Châtelet.
25 avril 1969.
Photographie Aero Survey
(0869/1127), Sint-Niklaas-
Waes (Belgique).
Format 24 x 31 cm.
Collection privée.

Quels sont, dès lors, les moyens à mettre en œuvre pour restituer l'état ancien du lieu ?

C'est ici que l'image s'affirme comme un instrument privilégié-

gié de l'enquête paysagère rétrospective. Le plus souvent, elle permettra de remonter le temps, d'époque en époque, aussi loin qu'il sera nécessaire pour trouver les clés de la situation actuelle. Encore faut-il mettre la main sur les documents utiles et les exploiter adroitement. C'est ainsi que l'on pourra exercer avec les élèves la compétence 2 du programme : *Au départ d'un milieu donné actuel, et en fonction d'une question pertinente, l'élève sélectionne dans un ensemble documentaire des éléments de réponse.*

Le XX^e siècle En étude du milieu, répétons-le, la prise en compte de la dimension temporelle doit idéalement être rétrospective. L'enquête s'ouvre donc sur l'époque la plus récente et remonte le temps jusqu'à ce que la clef du phénomène étudié soit trouvée.

Sous l'angle des ressources iconographiques, le XX^e siècle, premier temps d'investigation, est par excellence celui de la photographie : photographie professionnelle et photographie d'amateur.

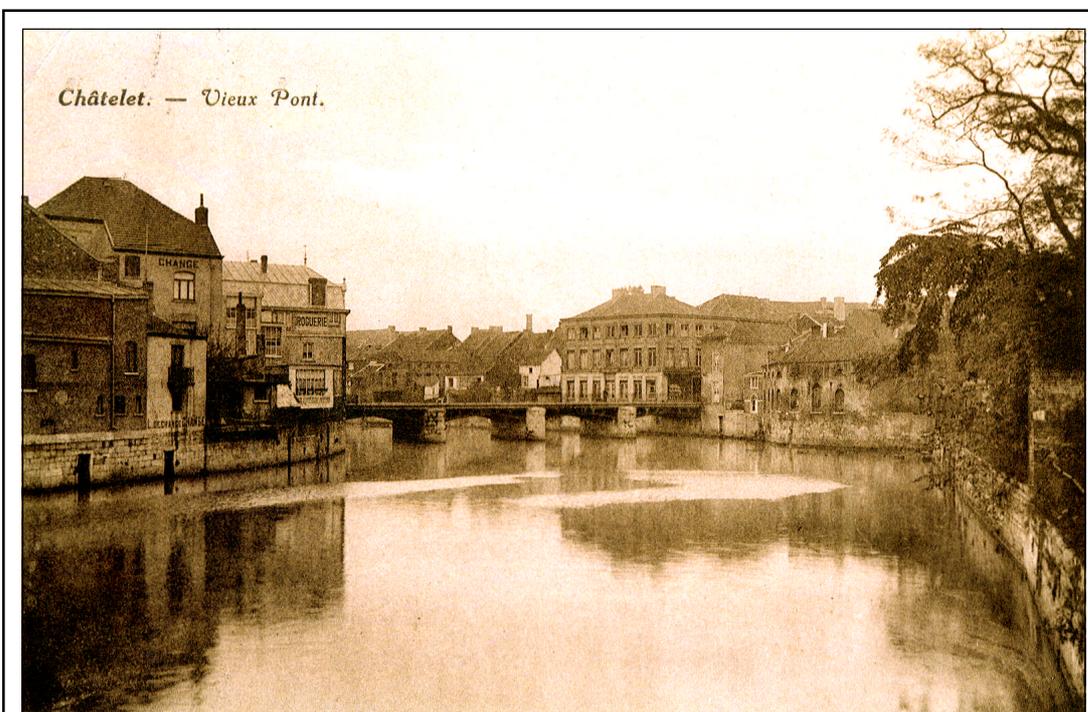
La photographie professionnelle

La photographie professionnelle est évidemment la plus ancienne et initialement la plus courante. Elle peut prendre des formes très diverses. Mais, en matière d'étude du paysage, il est un type d'image à solliciter qui est quasi universel dès la fin du XIX^e siècle : la carte postale. Peu de villes et de villages de chez nous ont échappé aux photographes des éditeurs de cartes postales, agissant de leur initiative ou à la demande de libraires locaux. Apparue vers 1870, c'est autour de 1900 que la carte postale est illustrée de photographies et que se multiplient les vues urbaines ou rurales.

Comme les cartes postales se renouvellent au fil du temps, on dispose, pour un même lieu, d'une série d'images d'épo-

ques différentes permettant d'en observer les facettes et d'en suivre l'évolution. Trois moments méritent généralement de retenir l'attention : les années 1950, les années d'entre-deux-guerres, les années d'avant 1914.

Au premier abord, la carte postale paysagère semble digne de confiance. Pourquoi travestirait-elle la réalité ? Et pourtant. Le cadrage de la photographie, par exemple, n'est pas innocent. Le photographe veille à réaliser une vue qui soit belle et offre un minimum d'attrait pour ses clients potentiels. Produit destiné à la vente, la carte postale ne doit pas montrer de choses laides ou dénuées d'intérêt.



Cette carte postale des années 1920 fournit d'emblée la réponse à la question de savoir comment était le quartier des bords de Sambre à Châtelet avant 1960. Prise à peu près au même endroit que la photographie actuelle, elle montre qu'à la place du parking coulait la Sambre, que celle-ci se frayait un passage entre des arrières de maisons et ne disposait pas de berges accessibles — selon l'habitude médiévale —, qu'elle était franchie par un « vieux pont » débouchant directement dans le centre-ville.

Il y a un peu moins d'un siècle, l'aspect du quartier était donc bien différent de ce qu'on voit aujourd'hui. Les raisons et les modalités des grands travaux qui ont transformé le paysage dans les années 1960 demeurent cependant floues. Pour en savoir plus, il faudrait recouper les données disponibles avec celles d'autres documents.

Châtelet, *Vieux Pont*,
Bruxelles, Édition Belge,

s.d. [marque postale de
1928].

Carte postale sépia.
8,9 x 13,7 cm.

Collection privée.

Comme toute photographie, la carte postale peut subir des retouches. Le photographe, par exemple, efface un détail inesthétique, ajoute un peu de verdure, remplace un ciel trop gris par un autre plus ensoleillé, etc. Sans doute s'agit-il de modifications mineures. Elles affectent cependant la vérité historique et doivent inciter à la prudence.

Mais il y a plus grave. Devenues objets de collection, les cartes postales, surtout les plus anciennes, ont vu leur valeur marchande augmenter considérablement ces dernières années. Des faussaires se sont avisés des profits qu'ils pouvaient tirer de cette situation et il existe aujourd'hui de fausses cartes postales anciennes. Il faut donc penser à confronter la carte postale avec d'autres sources...

La photographie d'amateur

La photographie d'amateur devient courante dans les années 1930 mais c'est surtout à partir de 1950 qu'elle se démocratise. Cette expansion a pour conséquence qu'il existe aujourd'hui, dans beaucoup de familles, des albums riches de vues paysagères anciennes, car même les scènes de vie quotidienne au sens strict laissent souvent voir des éléments de décor intéressants. On n'insistera jamais assez sur l'utilité de consulter les archives familiales pour pratiquer l'étude du milieu...

Certains photographes amateurs ne se contentent pas toutefois d'enregistrer sur la pellicule les grands événements familiaux. Ils s'en vont, pour le plaisir, capturer des images de paysage. Ils réalisent ainsi par la photographie, parfois sans le savoir, une mise en mémoire de sites appelés à disparaître.

Il n'est pas toujours aisé de tirer parti des photographies d'amateur. Faute d'éléments d'identification, on ignore souvent l'auteur, ses intentions, la date exacte et les circonstances de la prise de vue. On peut même être trompé par des mentions erronées ajoutées tardivement au dos des photographies. Généralement, c'est le témoignage oral qui permet le mieux d'i-

ENTRER EN CONTACT AVEC DES ORIGINAUX

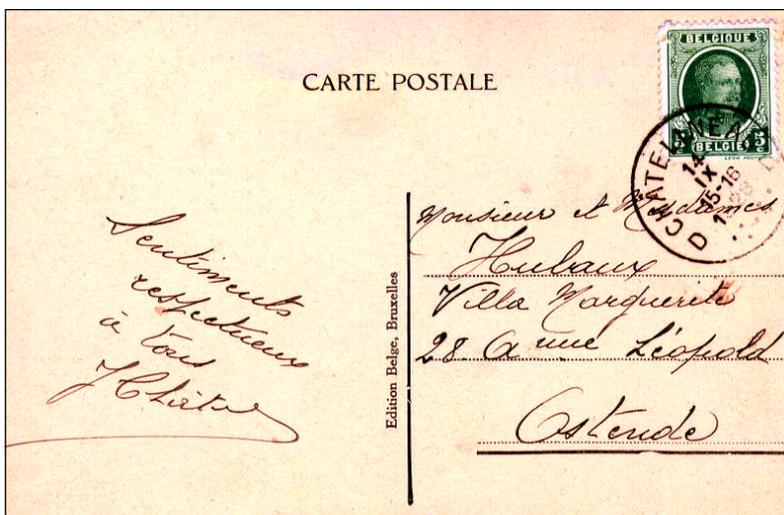
L'étude du milieu, telle qu'elle est envisagée ici, offre la possibilité de mettre les élèves en contact avec des documents originaux, ce qui est plus difficile dans le cadre du cours d'histoire où le professeur travaille habituellement avec des copies et même des copies à vocation didactique.

Il s'agit là d'une opportunité à saisir pour familiariser les élèves avec ce que les historiens appellent les caractéristiques de forme et de fond. L'étude de ces caractéristiques — dont l'analyse, on le sait, sert notamment à déterminer l'authenticité ou la provenance de la trace — donne lieu à un exercice de perspicacité qui passionne volontiers nos élèves.

Forme : toutes les mentions imprimées qui figurent au recto ou au verso de la carte, qui servent de légende à l'image ou qui identifient l'éditeur et l'imprimeur.

Forme : l'illustration en tant qu'elle décore la carte. Le contenu de l'image, quant à lui, relève des caractéristiques de fond.

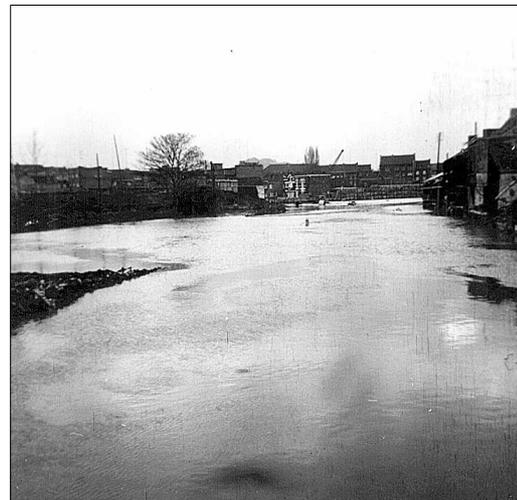
Forme : le support, c'est-à-dire le carton sur lequel est imprimée l'image, son format, sa matière, son découpage, etc.



Forme : le timbre (celui-ci comporte lui-même des caractéristiques de fond et de forme) et la marque postale (ici Châtelaineau, levée du 14 août 1928 à 15-16 h.).

Fond : toutes les mentions manuscrites, l'adresse du destinataire, le mot de l'expéditeur. Le type d'écriture appartient toutefois aux caractéristiques de forme.

Fond : le contenu de l'image, c'est-à-dire ce qu'on y voit (ici les bords de Sambre à Châtelet dans les années 1920).



Les travaux sur
la « Vieille Sambre ».
Photographies d'ama-
teur.
Décembre 1966.
9 x 9 cm.
Collection privée.

Les deux photographies ci-dessus, malgré leur qualité discutable, apportent des renseignements intéressants pour cerner l'époque des grands travaux dans le quartier des bords de Sambre à Châtelet et tenter d'en expliquer les modalités et les raisons.

Ces travaux sont toujours en cours en décembre 1966. Ils consistent notamment à remblayer la « vieille Sambre », celle qui longeait le centre-ville. Les deux photographies sont prises depuis le « vieux pont », visible sur la carte postale précédente. Elles attestent du recouvrement du lit naturel de la rivière. Mais en outre, elles mettent sur la piste d'une des causes de ces grands travaux. Prises au même endroit à quelques minutes d'intervalle, elles laissent voir une crue de la rivière, alimentée un peu en amont par la Biesme, un affluent grossi par les pluies.

C'était en 1966. Plusieurs fois, je suis allé faire quelques photographies de la Sambre. Les travaux avaient commencé sur la « Nouvelle Sambre », près de l'écluse. Celle-ci était toujours en service, mais elle se trouvait au milieu d'un chantier. De nouveaux quais étaient en construction et des maisons expropriées en voie de démolition. La « Vieille Sambre », par contre, était encore plus ou moins intacte. Tout le monde savait qu'elle serait bientôt remblayée, cela valait donc la peine de l'immortaliser. Muni d'un antique « box Kodak », j'ai flâné, cherchant à cadrer au mieux le paysage. Je me suis arrêté là où la vue était la plus suggestive, sur le pont déversoir, sur le vieux pont, près de l'écluse bientôt désaffectée, sur la passerelle près de la gare, qui donnait une vue panoramique des travaux. Et j'ai photographié la Sambre, sans avoir pleinement conscience de l'intérêt, pour l'histoire locale, de ce que je faisais.

Témoignage oral de l'auteur des photographies, novembre 2000

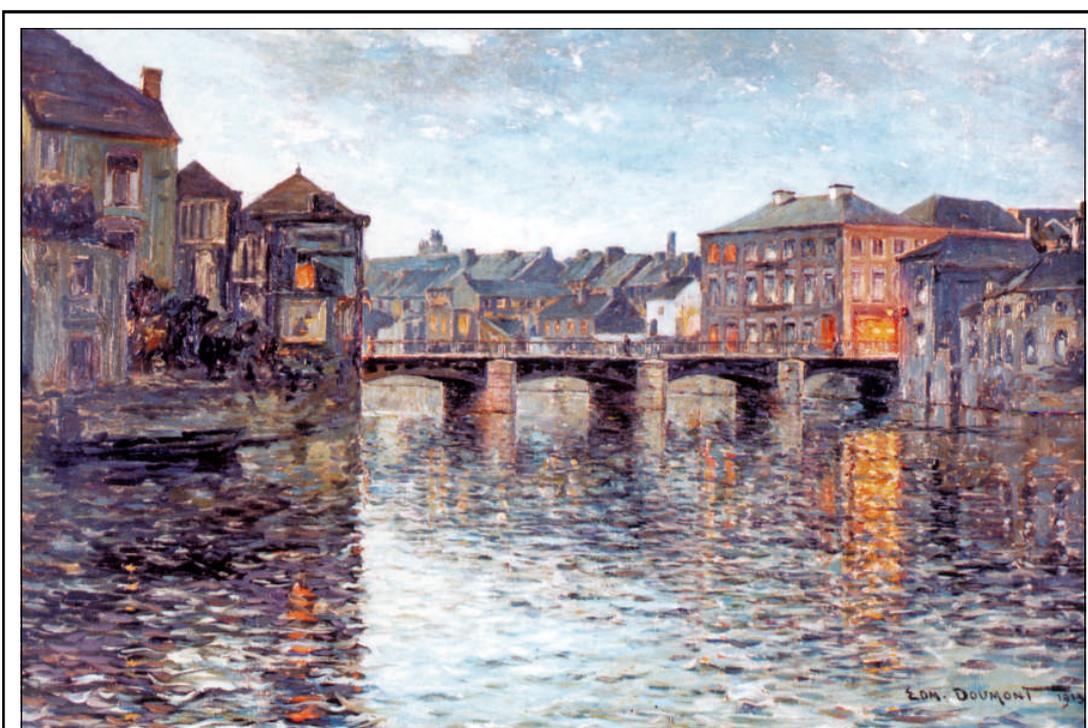
dentifier les photographies d'amateur. Ce témoignage est fugace. Une fois le témoin disparu, la photographie devient plus difficilement exploitable. Il faut donc veiller à le fixer sans tarder.

Avant que la photographie ne devienne d'un usage courant, c'est-à-dire en gros avant 1900, l'image n'existe que sous une forme dessinée ou peinte.

Le XIX^e siècle

La peinture

Longtemps, la peinture de paysage est un élément de décor pour des portraits, des panoramas de batailles, des scènes de genre, etc. C'est au XIX^e siècle que le paysage devient un sujet à part entière. On sait, à cet égard, le rôle joué par les



Cette peinture ressemble à s'y méprendre à la carte postale précédente. Elle date à peu près de la même époque et offre le même point de vue à travers un cadrage légèrement plus fermé. Pourtant, elle procure une impression bien différente. Réalisée à la nuit tombante, elle joue avec le reflet sur l'eau des fenêtres éclairées et, à travers ces effets de lumière, elle donne vie au quartier, qu'on devine peuplé, animé, actif, bien différent en somme de celui qu'on découvre aujourd'hui à travers la photographie du parking. À l'asphalte inerte et monochrome, elle oppose le mouvement et les reflets colorés de l'eau dont l'écoulement ajoute encore à la vie.

Edmond DOUMONT (1879-1954), *Le pont aux cailloux*, huile sur toile. 1913. 104 x 155 cm. Collections de la Ville de Châtelet.

Né à Temploux, près de Namur, en 1879, le peintre Edmond Doumont s'installe à Châtelet en 1899. C'est à Mons, en 1913, qu'il monte sa première exposition. Il y présente une œuvre intitulée La Sambre au crépuscule. Cette toile, achetée en 1916 par la ville de Châtelet, fait aujourd'hui partie de ses collections. Edmond Doumont est mort à Châtelet en 1954.

Impressionnistes. À partir de cette époque, il est rare qu'une localité de nos régions, même modeste, ne possède pas ses peintres paysagers, professionnels ou amateurs. Châtelet n'échappe pas à la règle.

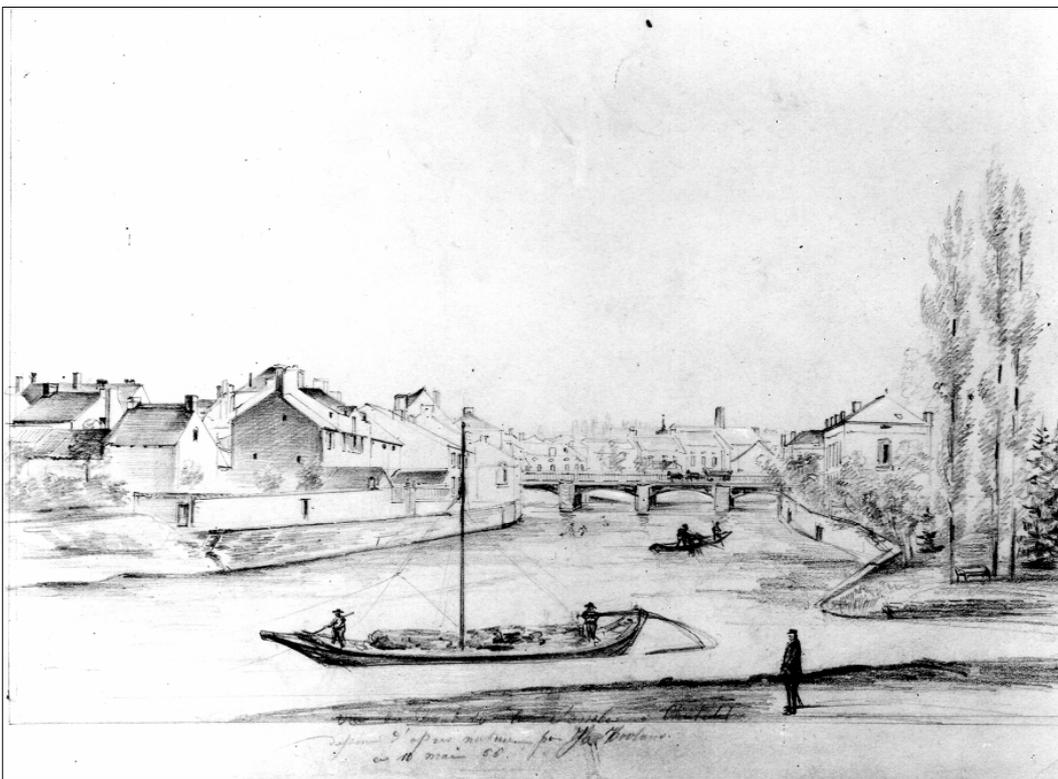
Même concurrencée par la photographie, la peinture de paysage possède un intérêt qu'il ne faut pas dédaigner. Elle porte un regard plus subjectif sur le cadre de vie, ajoute à celui-ci une dimension poétique qui transfigure la réalité, un sens second qui aide à mieux sentir, à mieux comprendre les rapports que nouent les habitants du lieu avec leur milieu de vie.

La lithographie

Dès le XVII^e siècle, des artistes s'avisent de l'intérêt du public pour les vues paysagères et se spécialisent dans ce genre de productions. Beaucoup d'entre elles sont imprimées en série grâce à la gravure. Elles sont vendues à la pièce ou publiées dans des ouvrages illustrés.

Ces derniers se multiplient au XVIII^e siècle. On peut citer, parmi d'autres exemples, les *Délices du Pays de Liège* de P. L. Saumery, un classique du genre paru en cinq volumes entre 1738 et 1744 et dans lequel le dessinateur Remacle Leloup donne des vues panoramiques des villes — dont Châtelet —, villages, abbayes et châteaux de la principauté de Liège et du comté de Namur.

C'est toutefois le XIX^e siècle qui est l'âge d'or de la lithographie paysagère. Des artistes, certains réputés, d'autres moins connus mais néanmoins talentueux, parcourent nos régions à la recherche de coins pittoresques. Des imprimeurs spécialisés diffusent leurs œuvres, qui deviennent objets courants de décoration. La lithographie du XIX^e siècle est un peu à l'histoire du paysage ce que sera la carte postale photographique du XX^e siècle. Son intérêt est grand, notamment, pour observer les premiers effets de la Révolution industrielle sur le paysage de nos contrées.



Ce dessin original, promis à publication mais dont il n'existe pas de lithographie, montre le vieux pont de Sambre de Châtelet vers l'amont, à l'inverse donc de la carte postale et de la peinture de E. Doumont. Au premier plan, à droite, débouche le canal de dérivation de l'écluse, percé vers 1825. La ville a l'apparence d'un gros bourg assoupi au bord de la Sambre. Les effets de la Révolution industrielle sur le paysage sont encore très discrets : au loin, au-delà du pont, une cheminée surmonte les toitures et semble indiquer la présence d'une fabrique. Dessinée en mai 1855, l'image fixe une situation qui remonte bien plus haut dans le temps, exception faite de la relative densité de l'habitat le long des berges. Cette image perdurera jusqu'aux années 1960 et aux grands travaux de normalisation de la Sambre.

J. H. HOOLANS, *Châtelet. Vue de la Sambre au débouché du canal de l'écluse*, dessin, 10 mai 1855. Cabinet des Estampes, Bibliothèque Royale, Bruxelles (Collection de dessins de Hoolans. Vues de Belgique).

Joseph Hoolans est mal connu. Dessinateur professionnel, il réalise de nombreuses vues urbaines un peu partout en Belgique vers le milieu du XIX^e siècle. Un certain nombre de ses dessins sont reproduits sous la forme de lithographies, quelques-unes coloriées, imprimées et diffusées par les éditeurs Simonau et Toovey. On possède notamment de Joseph Hoolans plusieurs dessins des berges de la Sambre à Thuin, Charleroi, Châtelet-Châtelineau, etc.

Pas plus que la photographie et la peinture, le dessin paysager ne mérite une confiance absolue. Les dessinateurs embellissent volontiers la réalité, par souci esthétique ou pour rendre le paysage pittoresque et plaire ainsi à leurs acheteurs ou à leurs commanditaires, lesquels souhaitent illustrer leurs publications d'images soignées ou flatteuses.

**Avant
le XIX^e siècle**

Sauf exception, en étude du milieu, la recherche des éléments de réponses à la « question pertinente » de départ demande rarement de remonter au-delà de la première moitié du XIX^e siècle. Les transformations plus ou moins nettes du paysage urbain ou rural de nos régions datent généralement de la Révolution industrielle. Souvent même, il n'est pas nécessaire de remonter le temps aussi loin. Dans le cas du quartier des bords de Sambre à Châtelet, un recul d'un demi-siècle suffit — on vient de le voir — pour saisir le moment où le paysage change et pour cerner les causes de sa transformation.

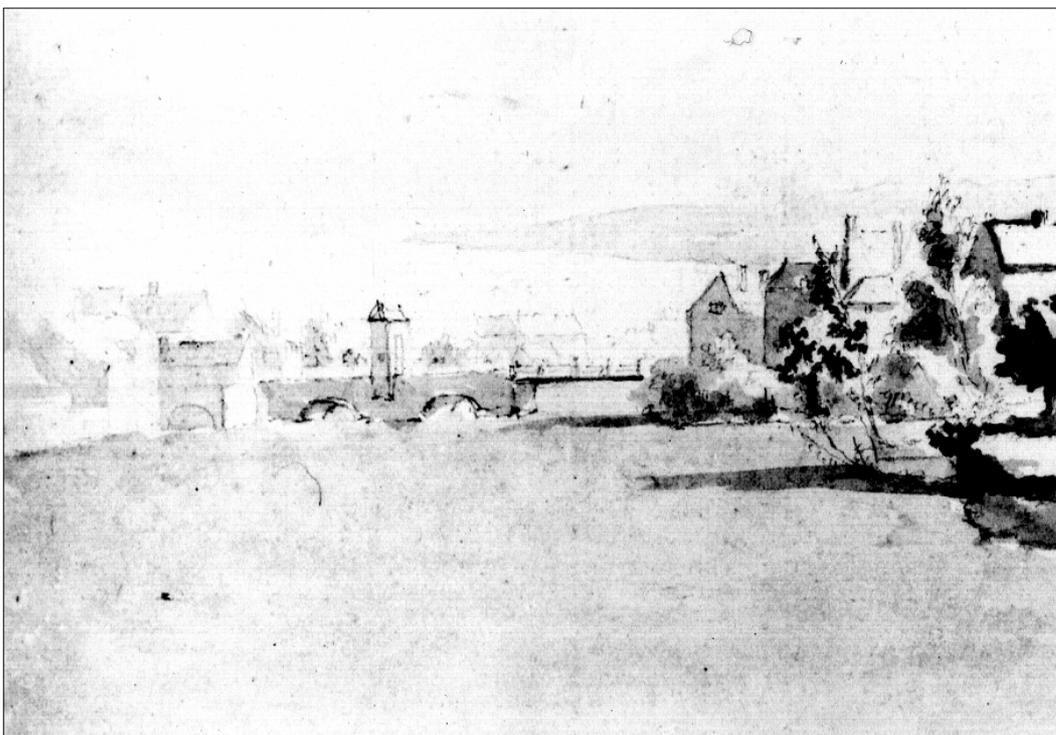
Mais il est parfois justifié de remonter plus loin dans le passé, fût-ce par curiosité scientifique ou pour initier les élèves à la lecture d'images d'un type moins commun que la carte postale ou la lithographie. Deux exemples sont proposés ici, toujours à partir du même milieu de référence : le lavis (XVIII^e siècle) et la gouache (XVII^e siècle).

Le lavis

Le lavis est une technique qui associe le dessin et la peinture. Il s'apparente à l'aquarelle, qui d'ailleurs le supplantera au XIX^e siècle. Le dessin est réalisé à l'encre, laquelle est diluée au pinceau pour produire des effets d'ombre ou des dégradés de couleur. Pratiqué depuis le XVI^e siècle, il est abondamment utilisé dans nos régions au XVIII^e siècle par les dessinateurs paysagers.

Sur le plan critique, le lavis demande un traitement semblable à celui du dessin ou de la peinture. Il donne de la réalité une image interprétée. L'artiste, qui travaille en atelier en se basant sur des croquis préparatoires éventuellement dessinés par d'autres que lui, sélectionne certains thèmes et certains lieux. Il choisit l'angle de vue le plus pittoresque, gomme éventuellement tel aspect inesthétique, amplifie les effets de lumière et de couleur, etc. Il cherche aussi parfois à raconter

quelque chose, à transmettre un message. Il faut donc éviter de considérer le lavis comme le reflet rigoureusement exact du paysage. Il ne faut pas pour autant tomber dans l'hypercritique et douter radicalement de tout ce qui est représenté.



L'image ci-dessus est un détail centré sur le vieux pont de Sambre. La vue d'ensemble laisse voir la Sambre et ses berges vers l'amont, à partir du même point de vue que le dessin de Joseph Hoolans.

Rien de très différent entre ce que Hendrick de Cort observe en 1776 et de ce que Joseph Hoolans découvre en 1855. Les berges sont un peu moins bâties à la fin du XVIII^e siècle, en particulier du côté de Châtelineau, sur la rive namuroise, à droite du lavis.

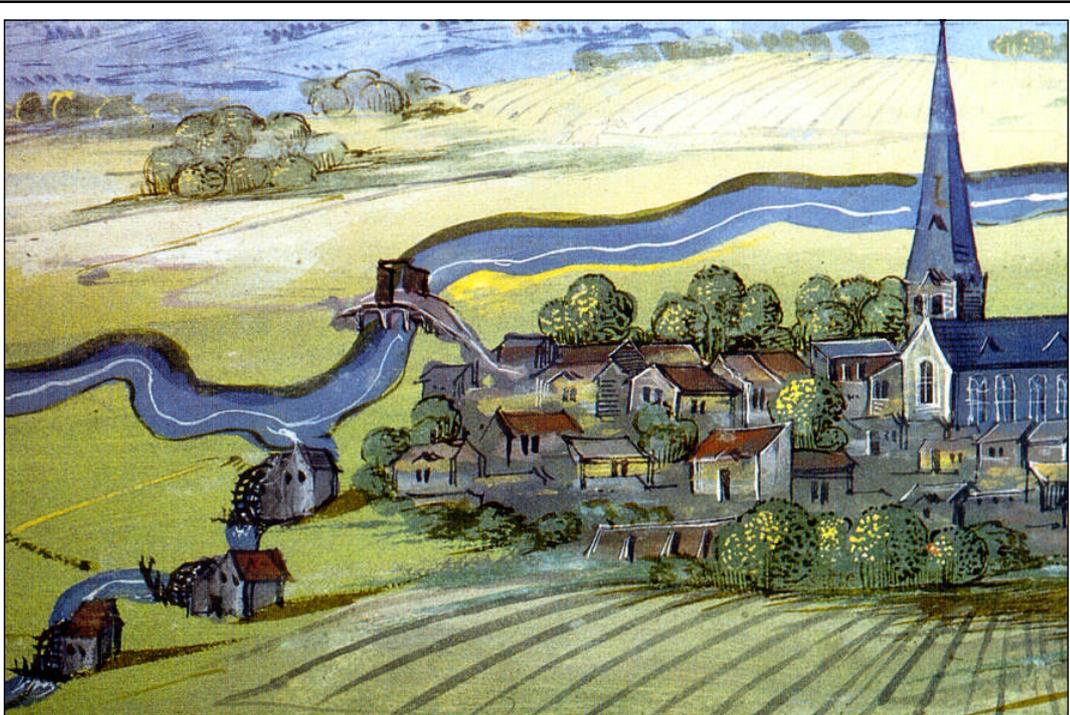
Le pont, par contre, a une autre physionomie. Il est construit moitié en pierre du côté de la ville et moitié en bois du côté de la campagne où il a plutôt l'aspect d'une passerelle. Au milieu de la partie empierrée, une porte fortifiée contrôle le passage.

H.F. de CORT, *Châtelet. La Sambre près du vieux pont* (détail), lavis, 1776.
Cabinet des Estampes,
Bibliothèque Royale,
Bruxelles.

Hendrick de Cort est né à Anvers en 1742. Après s'être initié à l'art du portrait, il se consacre à la peinture de vues urbaines, de paysages et d'intérieurs. C'est en 1776, à l'âge de 34 ans, qu'il réalise les deux lavis des bords de Sambre à Châtelet. En 1790, il quitte nos régions pour se rendre en Angleterre où il poursuit sa carrière et où il meurt en 1810. Hendrick de Cort est particulièrement apprécié des connaisseurs pour la naturel de ses tableaux.

La gouache

La gouache est la peinture par excellence des manuscrits depuis le XIII^e siècle. Vers 1600, elle est utilisée par Adrien de Montigny pour illustrer les albums du duc de Croÿ. Cette collection fameuse, d'un intérêt considérable pour l'histoire



A. DE MONTIGNY, *Châtelet* (détail), gouache, 1608. *Albums de Croÿ*, t. XXIV, *Fleuves et rivières*, vol. I, Bruxelles, Crédit Communal de Belgique, 1988, planche 15.

Cette vue partielle de Châtelet vers 1600, quoique fort stylisée, fournit plusieurs renseignements corrects sur le paysage d'époque. Ville de confluent, Châtelet est située à l'endroit où la Biesme se jette dans la Sambre. Son aspect est celui d'un gros village au milieu de la campagne. Le pont fortifié qui franchit la rivière est évoqué de façon naïve mais son rôle de point de passage obligé saute aux yeux.

La ville est dessinée schématiquement. Elle devait normalement être entourée par une enceinte, construite en 1577. Celle-ci est à peine suggérée par un bout de mur soutenu par quelques contreforts. Les maisons sont disposées autour de l'église sans grand réalisme. Toutefois, la place du Marché apparaît au débouché du pont de Sambre.

À gauche de l'image, trois moulins se succèdent le long de la Biesme, ce qui est conforme à la réalité historique.

Adrien de Montigny est né à Valenciennes dans la deuxième moitié du XVI^e siècle. Vers 1600, il est chargé par le duc Charles de Croÿ (1560-1612) d'illustrer les manuscrits dans lesquels celui-ci fait dresser l'état de ses biens. À la bonne saison, il visite les villes et les villages que son commanditaire veut voir figurer dans ses albums. Il en fait des croquis rapides et, l'hiver venu, s'en inspire pour peindre ses gouaches.

du paysage dans nos régions, contient environ 2500 vues de villes, de villages, de châteaux situés en Hainaut, Artois, Brabant, Flandre, Namurois, etc., ainsi que sur les rives de l'Escaut, de la Lys, de la Sambre, etc.

Les gouaches d'Adrien de Montigny ne donnent pas une image très scrupuleuse de la réalité. La perspective est globalement respectée. Les principaux éléments du paysage sont représentés. Mais le peintre travaille d'une façon fort libre. Il schématise certains éléments, réduit des distances ou exagère des dimensions afin de mettre en valeur tel détail ou de dissimuler tel autre. Il n'hésite pas à donner libre cours à sa fantaisie et à embellir la réalité.

Revenons à notre enquête. À travers ce choix, partiel sinon partial, d'images paysagères, il s'avère possible de cerner les grandes étapes de l'évolution du quartier des bords de Sambre à Châtelet depuis 1600 environ, d'expliquer aussi pourquoi il est dans l'état qu'on lui connaît aujourd'hui et même d'imaginer quelques solutions pour l'avenir.

**L'image
comme matériau
de construction
du récit historique**

On rencontrera ainsi la compétence 3 du programme d'étude du milieu : *Au départ d'un milieu donné actuel et sur la base d'informations données, l'élève exprime des relations qui existent entre les différents éléments du milieu et qui permettent de comprendre et d'expliquer les conditions de vie de l'homme dans ce milieu.* La quatrième et dernière compétence concerne la mise en forme des résultats. Il n'en sera pas fait mention ici.

Tentons une brève synthèse en rapprochant les différentes images. Le quartier des bords de Sambre à Châtelet a subi d'importantes transformations dans la deuxième moitié des années 1960. La Sambre a fait l'objet de travaux destinés à rectifier son cours, à la fois pour lutter contre les inondations mais aussi pour rendre la navigation accessible à des péniches de fort tonnage et concourir ainsi à la relance de l'acti-

tivité économique déclinante du Pays de Charleroi. Dans la foulée, une rocade a été construite le long de la rive sud pour faciliter la circulation routière, en pleine expansion. Les travaux de normalisation de la Sambre ont entraîné de gros terrassements et une série d'expropriations, notamment l'éventration complète du flanc nord de la place du Marché. L'ancien lit de la Sambre est devenu une friche, transformée plus tard en parking. Les habitants ont fui cet endroit désormais dévolu au trafic routier, fluvial et ferroviaire.

Les bords de Sambre, jusqu'alors vivants et pittoresques, avaient peu changé depuis le XVIII^e siècle. Le quartier bénéficiait du voisinage du vieux pont qui débouchait sur la place du Marché, cœur historique de la ville, lieu de passage fréquenté. Ce pont, partiellement en bois, avait été reconstruit dans la première moitié du XIX^e siècle. Au même moment, la rivière avait été dédoublée. Elle s'écoulait toujours dans son ancien lit mais elle n'y était plus navigable car un déversoir entravait le passage. Les péniches empruntaient un chenal conduisant à une écluse. Entre la place du Marché et celle-ci s'était développé un nouveau quartier, lui aussi très dynamique et très animé. Telle était encore la situation au début des années 1960.

Les concepteurs de la normalisation de la Sambre se sont fort peu souciés des conséquences environnementales et humaines de leurs travaux. Ils ont décidé de faire de la Sambre et de ses rives une zone réservée à l'activité industrielle et aux transports. Ils n'ont pas seulement altéré le réseau ancien des voies de circulation et saccagé le bâti. Par ignorance sans doute, ils ont négligé de prendre en considération les liens étroits qui unissaient depuis toujours Châtelet à la Sambre, et ils ont frappé la ville en plein cœur...

L'objet de ce bref exposé était de montrer quelques types d'images à solliciter, d'époque en époque, pour retrouver le paysage d'autrefois dans une localité modeste, ce que le programme de cours appelle un « milieu ordinaire ». Cet inventaire typologique vaut pour la plupart des villes moyennes et petites et il suffit souvent de consulter les publications d'histoire locale ou régionale pour prendre connaissance des ressources disponibles. Dans les grandes villes, les « milieux exemplaires » du programme, ces ressources sont évidemment plus nombreuses, plus variées, plus prestigieuses : miniatures médiévales, sceaux, tapisseries, etc.

Bien sûr, pour reconstruire le paysage d'autrefois, les images ne suffisent pas. Le commentaire relatif à l'évolution du quartier des bords de Sambre à Châtelet laisse deviner que d'autres sources ont été consultées : cartes topographiques, plans cadastraux, vestiges, toponymes, publications anciennes, archives, témoignages oraux, etc. On concédera toutefois que les images ont un pouvoir d'évocation évident. Les quelques documents reproduits dans ce court article en disent déjà long. Ils ne sont pourtant qu'une modeste partie des ressources iconographiques disponibles.

Un dernier mot. Il importe de ne pas négliger l'aspect « patrimonial » de certaines images, celles des albums de Croÿ par exemple. Ces images font partie de notre héritage culturel, elles méritent d'être connues en tant que telles par nos élèves ; et leur lecture doit non seulement former l'esprit critique, elle doit aussi développer le sens esthétique.